

parce que, tombé malade, elle fut recueillie par le bon pasteur de la paroisse, qui l'a confiée aux soins de personnes charitables et pieuses. — Mais je reviens à l'histoire du pauvre Renzo, sur laquelle votre question m'a forcé à anticiper.

— Ainsi donc ne parlait point la vieille Prassède, qui, même alors, voyait plus loin que les autres. — Pauvre enfant ! s'écriait-elle chaque jour qu'on la félicitait du bonheur de Lorenzo, je donnerais ma vie pour qu'il fût épris d'un autre cœur. Et quand moi-même ; qui vous parle, je lui disais : — Et ces noces, se feront-elles bientôt ? — Compère Giulio, elles se feront quand il plaira à Dieu, me répondait-elle en soupirant. — Oh ! l'âme d'une mère a des pressentiments qui n'appartiennent qu'à elle seule ; elle a des accents mystérieux qui lui prédisent de même que l'atmosphère offre aux animaux des signes de tempête inconnus aux hommes."

III

Maître Giulio interrompit un instant son récit pour essuyer les pleurs qui ruisselaient sur ses joues ; et je me taisais, touché de sa manière franche et vive de conter. — C'était le cœur qui parlait en lui, et la véritable éloquence vient de ce sanctuaire de tout sentiment généreux. Enfin il reprit le cours de ses idées, en me disant : — Pardonnez ; mon émotion ne se justifiera que trop, par ce que vous allez entendre.

— Le jour du mariage des deux amants était fixé, et déjà le pasteur l'avait annoncé à l'autel, quand arriva dans le village un neveu du riche propriétaire de Lavagna, qui après la mort de son oncle survenue tout-à-coup, venait prendre possession des biens qui lui tombaient en héritage. Parmi les fermiers de ces domaines (et il y en avait dans toute la vallée) accourus pour rendre honneur au nouveau maître, se trouva aussi le pauvre père, père d'Agatina, qui amena sa fille avec lui. Agatina, comme je vous l'ai déjà dite, avait reçu de la nature une éclatante beauté ; mais plus merveilleusement belle encore elle paraissait en ce jour, vêtue de ses plus jolis habits de fête, avec la chaîne d'or, présent de Renzo, qui pendait à son cou, avec ces aiguilles et aigrettes d'argent (1) qui retenaient sa brune chevelure. — Toute de grâces, cette fraîcheur, ce sourire, ces yeux, ce visage, cette taille svelte et fine, cette *disinvoltura*, captivèrent le jeune propriétaire. Il ne put se détacher de la séduisante pastourelle, il inventait moyens, prétextes sur prétextes, pour l'avoir toujours à ses côtés ; il se faisait apporter par la délicieuse villageoise le lait pour le déjeuner, le beurre pour le dîner, la crème pour le goûté, et cela chaque jour. Accoutumé à vivre dans les villes, il n'ignorait aucun des artifices propres à flatter les jeunes filles ; mais la pudeur, l'adresse d'Agatina surpassaient encore le savoir-faire du citadin en ce genre. Elle se montrait vis-à-vis de lui respectueuse, mais pudique ; elle affectait une modestie qui désespérait l'ardent propriétaire ; à chaque protestation d'amour, elle répondait timide, et rougissante : — La pauvre Agatina n'est pas digne de votre tendresse. Le jeune homme se consumait d'amour ; il aurait donné un trésor pour vaincre enfin la résistance de la bergère, et quand il eut appris que son mariage avec Lorenzo était conclu, il faillit mourir de douleur.

— Mais aimes-tu donc ce Renzo ? lui dit-il un jour ; l'aimes-tu au point de ne tenir nul compte du chagrin de ton maître ? — Il est mon fiancé, répondait Agatina en baissant les yeux ; je ne dois aimer que mon fiancé. — Et si je t'épousais, Agatina, oublierais-tu ton Renzo ? — Vous, m'épouser, Monsieur !.... Cela est impossible ; vous êtes trop riche pour moi ; je suis, moi, trop pauvre pour vous.... — Et cela disant, elle s'éloignait de lui en soupirant.

(1) Sortes de longues aiguilles d'argent, d'un usage populaire à Gènes et dans toute la Ligurie. Ces aiguilles sont d'un travail merveilleux ; au haut de la tête, elles ont un parrot, une rose fleur épanouie, tressée et ciselée sur filigrane, en ayant fin. Cette parure est délicieuse.